

## **101S51 : carnets de guerre de Renée Muller**

### **Feuillets septembre 1914**

[suite du 10 septembre 1914 du carnet précédent]

Maman me regarde et me dit : il n'est pas fier lui de dire qu'il est mon pays : mais je n'ai jamais été de Berlin moi : il a compris je crois et nous regarde un peu interloqué. Pendant que les uns scient du bois, j'épluche des pommes de terre et comme je m'ennuie de travailler pour les soldats du roi de Prusse, je demande à chaque instant : mais y en a-t-il assez de ces pommes de terre ». Comme pour le reste, ils voient bien que moi aussi, je voudrais voir leur talons. Ils répondent donc que oui. Puis toujours cet homme à barbe s'adresse à moi et me questionne sur ce qui est planté dans le champ ; mais comme j'ai l'air de ne rien comprendre, il me dit successivement kartoffen- pommes de terre.

Maman leur présente du s..... du cerfeuil. Mais ils doutent de nous et en emploient à très petite dose. Comme l'une de ces brutes laisse tomber un rond de la cuisinière, je ne peux m'empêcher de le lui faire remarquer et de lui dire « Il faut faire attention, cela se casse ». Il me regarde mais ne fait aucune réponse. Leur 1<sup>er</sup> repas est fait, l'estomac garni, il leur faudrait du vin ; ils demandent (toujours à maman, puisqu'elle seule peut s'expliquer) où trouverions nous du vin, il doit y en avoir au château ; mais maman répond : il n'y a pas grand-chose. L'Officier : vous ne me ferez cependant pas accroire Madame que dans une

maison comme celle-ci, il n'y a pas de vin ! maman : nos maîtres ne boivent pas beaucoup ; mais puisque vous y tenez tant allez-y voir ; comme ils veulent s'embarquer avec leur voiture, maman leur signifie que c'est inutile, qu'avec un panier, ce sera bien tout ce qu'il faudra. Les voilà donc partis tous les 3 et armés d'un révolver.

2 heures avant peut-être, le grand sous-off y était parti à cheval chercher du beurre ; en arrivant à la fenêtre de la cuisine il fit peur à la cuisinière qui ne s'attendait pas à voir ce grand diable et lui braquant le révolver sous le nez il lui dit :

Madame, du beurre : Il paraît qu'elle a eu bien peur ; puis il a été à Taissy en revenant chercher du pain et s'est offert de nous en rapporter : les officiers reviennent avec du vin du champagne et un pot de beurre ; ils veulent nous en offrir ; nous hésitons ; nous ne voulons pas trinquer avec l'ennemi. Enfin, pour ne pas encore nous attirer des désagréments, nous nous disons qu'après tout, ce vin appartient à notre patron et nous en buvons un peu. C'est ce que les boches auront de moins. Pendant ce temps, le barbu s'est assis et veut lui aussi nous raconter leurs exploits. Maman se contente de dire Ah ! Ah ! pendant que Papa et moi nous regardons et je ne peux m'empêcher de dire « Ce n'est pas vrai ce qu'il raconte là ». Il me regarde ; a-t-il compris ce barbu, je ne sais pas ; mais il

continue « et nous nous allons repos on n'a plus besoin de nous, nous partons à l'arrière ; mais comme je ne peux réprimer ma façon de penser tout haut, je pense « tu peux toujours aller à l'arrière, car tu recules mon vieux ! ».

L'heure de leur second repas arrive, les officiers nous invitent, maman refuse, et comme ils insistent elle leur dit : non merci nous n'avons pas l'habitude.

Ils sont dehors les officiers l'un d'eux dit que le petit train de Banlieue marche et que ce sont eux qui le font marcher.

Quelques minutes auparavant, j'ai vu Mr Fourmet à la recherche de son petit berger qui ne revient pas avec le troupeau, je crois même qu'on lui en a pris 2 ou 3 de ses moutons. Cet incident plus ce que je viens d'entendre

du boche me rend bien triste et me fâche horriblement. Il s'en aperçoit et dit à maman : « qu'a-t-elle donc votre Demoiselle, elle paraît triste ». Maman ne peut lui dire que j'ai le cœur gros de savoir nos braves troupiers partis, elle se contente donc de dire : mais oui, vos soldats ont pris au berger de sa petite amie qu'elle aime beaucoup 3 moutons et on ne les a pas seulement payés : tous se regardent et après un moment de réflexion l'un dit qu'il va envoyer l'officier payer à S<sup>t</sup>-Léonard. Voici déjà un pas de fait de manger si tôt. Ils se mettent à table dans notre salle à manger et ont bon appétit.

On ne croirait pas qu'ils ont déjà mangé tout à l'heure ; de belles pommes qui nous ont été données à Taissy sont sur la cheminée. Maman craint qu'ils ne les lui prennent, mais ils n'y touchent pas. Ils ont aperçu un fromage fait de lait caillé dans un coin ; ils en désirent et demande à maman ce que c'est. Comme elle leur répond que c'est un fromage de pays, ils comprennent qu'elle dit : fromage de Brie. De nouveau elle répète : fromage de pays . Ils y goûtent, mais ne trouvant pas ce fromage à leur idée, ils le laissent.

Pendant ce temps, les sous-off. au nombre de 4 mangent dans notre cuisine ; le grand à barbe boit et mange bien ; l'un un blond nous montre la photo de sa femme et avec un air de tristesse dit : et quand la reverrai-je ma femme et la reverrai-je seulement ? Un autre n'a pas de fourchette il n'ose en demander une et je crois qu'il va manger avec ses doigts, je lui en donne une ; il a sa bretelle décousue, il demande du fil ; il peut toujours la recoudre ; il n'y a pas de danger que je ferai la besogne. Au soir, après leur dîner, toujours ce barbu puisqu'il s'occupe de la cuisine boit du café au lait et pour que le compte se retrouve comme il prend double rasade, il reverse de l'eau sur le café qu'il doit servir aux autres et se met à rire en nous regardant. Ensuite, ils apportent de la paille car ils vont coucher ces 4 sous-off dans notre cuisine. ils demandent pour leurs chefs des lits. Maman leur montre ma chambre et dit qu'elle peut leur préparer leurs lits mais dans cette même chambre.

Dans les caisses où nous avons entassé notre linge, avec maman je cherche des draps pour ces maudits Prussiens ; ils parlent avec Papa et j'entends un des off. lui dire « La Russie vaincue par l'Autriche » mais je ne comprends pas la fin ; seulement j'entends papa qui discute et qui dit « Ah votre Guillaume » et moi de l'autre côté de la porte, je dis : ce qu'ils en disent de ces mensonges. Pendant leur dessert, Maman qui s'est promis de leur en servir un à sa façon, ne manque pas le coup et leur raconte comment leurs pères ou grands-oncles se sont comportés chez ses parents en 70 ; ils baissent la tête et ne répondent pas. Ensuite l'un un très grand qui a déjà voulu me faire un compliment en arrivant en me disant que j'étais très propre se met à dire que leur Empereur a dit qu'il se battraient envers et contre

tout jusqu'à ce qu'il eut obtenu de la France ce qu'il lui demanderait. Maman dans sa colère ne songe pas à lui demander ce qu'il veut obtenir de notre cher pays. Mieux vaut peut-être ; nous montons donc faire les lits. Dans l'intervalle, le barbu monte et dit que tout va très bien comme cela, que c'est assez bon pour eux.

Cette fois c'est nous qui dînons ; les sous-officiers nous demandent pourquoi nous mangeons, ils croyaient que nous ne goûtions pas.

Mais maman réplique que ce n'est pas là un goûter, que c'est le dîner et qu'en plus de cela en France, l'un n'empêche pas l'autre.

De les voir couchés sur cette paille en face nous, l'appétit ne va guère et nous quittons la table éccœurés tous d'avoir l'ennemi chez nous. L'officier prussien qui n'abandonne pas son casque revient de S<sup>t</sup>-Léonard, monte dans ma chambre qui lui est réservée et réclame ses armes. Le Barbu se moque de lui et maman ne peut s'empêcher de lui dire qu'il n'a aucune crainte à avoir, que nous ne voulons pas le tuer. Enfin, ils sont montés après nous avoir dit de ne pas nous émotionner si par hasard, nous entendions du bruit la nuit, qu'un ordre peut leur arriver pour partir. Nous pensons qu'il y a du bon. Le lendemain matin 11 septembre nous entendons vers 4 heures et 5 heures leurs gros pas lourds résonner dans l'escalier ; ils descendent ; maman se lève ; le barbu qui a fait le café lui en offre ainsi que de leur pain, mais après avoir ajouté que

sans doute, Maman ne pourrait en manger n'y étant pas habituée ; elle lui répond « Effectivement, chez nous, en France, nous ne mangeons pas de ce pain ». Moi je ne bouge pas et les laisse partir ; dans la calèche qui les emmène, l'un des off. regarde à la fenêtre de la chambre que j'occupe ; maman craint que je ne salue leur départ comme l'arrivée du 1<sup>er</sup> boche que j'ai vu, mais elle est rassurée par la réponse que je lui fait en descendant : je ne me dérange pas pour l'ennemi. Enfin. Ouf ! Ils sont partis ; les convois aussi. Déjà des maraudeurs de Reims sont là pour ramasser ce qu'ils ont laissé. Il y a un peu de tout jusqu'à des bicyclettes hors d'usage. D'après mes parents, les boches ne sont plus ce qu'ils

étaient la veille ; hier soir, ils ont bu et fumé beaucoup ; leur esprit était échauffé, tandis que ce matin, la tête reposée, ils réfléchissent et ont l'air accablés. Avec le pain qu'ils nous ont laissé nous faisons la soupe à notre chien. Celui-ci n'en veut pas et préfère rester toute la journée ainsi plutôt que d'en manger ; il faut savoir qu'il est bien mauvais. Pauvre Pyram, toi aussi, si tu avais montré les dents aurait été victime du revolver au barbu ; heureusement maman l'a menacé de ne pas toucher à son chien ; aussi pour racheter ce qu'il a dit, il lui a jeté des os. Madame Carollet laitière de Taissy ne peut arriver à se livrer passage ; partout l'ennemi passe au pont de S<sup>t</sup>-Léonard ; au pont de Vrilly ; au pont d'Huon force lui est d'attendre. Dans la matinée, n'ayant plus de pain, je me rends à Taissy en bicyclette. Arrivée près du pont de S<sup>t</sup>-Léonard, j'aperçois une auto, des off. boches à côté. Que faire ? Dois-je avancer ou reculer. Ne voulant pas paraître poltronne, je remonte en bicyclette et me voilà partie sans encombre jusque chez le boulanger ; toute la journée hier, ils ont fait marcher le piano automatique chez celui-ci ; et aujourd'hui en hâte, ils se dépêchent de s'emparer des grains et sont restés chez Mr Brimont pour les transporter dans des camions lui appartenant. Et ils se pressent : on croirait à les voir que le diable est à leur trousse. Cela me révolte et de mon côté, je me presse de revenir chez nous afin de ne

plus voir ces têtes carrées ; sur mon parcours entre le petit pont du lavoir de St-Léonard et le pays lui-même 2 Allemands montés sur des chevaux viennent en sens inverse ; l'un, un affreux rouquin a l'air de se moquer du monde et de vouloir l'intimider me pose la question suivante : y-a-t-il encore des soldats de nous par ici ? J'ai très bien compris ce qu'il me demande mais prenant plaisir à le faire répéter, je lui dis « Comment ? ». Il répète exactement sa question. Sans me troubler, je lui réponds « Je ne sais pas, je ne sais pas dire, je vais là-bas ». Ils repartent avec cela et tout en remontant en bicyclette, je ne peux m'empêcher de me démener après ces maudits alors qu'une pierre de la route se trouve juste sous une des roues

et manque de me faire tomber. Enfin, j'arrive chez nous. Maman part à Reims l'après-midi ; je ne suis guère tranquille et guette son retour avec impatience ; une voiture ambulance allemande est juste au coin de la maison à Tritant ; son drapeau flotte par le vent et une pluie fine et froide tombe ; un commis de chez Mr Gobron de St-L. vient soigner ses bêtes à la vacherie et me dit que les boches battent bien en retraite ; en effet, maman revient et plus gaie qu'il y a 8 jours me raconte vivement que tout va bien ; partout on sent dans Reims qu'ils ne sont plus les maîtres ; tout le monde à l'air de se moquer d'eux ; l'on ne voit que des autos prêtes à partir ; des blessés, des agonisants, plus rue Chanzy une rue gardée ; un général est mort et on l'enlève ; défense de passer sur ce trottoir, un soldat s'est avancé vers elle et le lui à signifier ; ensuite l'un court au-devant d'elle un gros capitaine qui lui demande le chemin du grand bazar pour aller chercher dit-il une paire de chaussette ; chez sa bouchère, elle apprend qu'un de nos capitaines, prisonnier sur paroles lui aurait dit que de notre 16e Rég. de Dragons, il n'en reste presque rien, mais par contre cette bouchère lui dit qu'avant dimanche les troupes françaises seront dans Reims. Oh ! Joie et bonheur. Si c'était vrai : tout le fait prévoir pourtant. 12 septembre. Papa s'en va travailler ; dans la matinée arrivent 2 Prussiens ; l'un est à la porte et demande à ce qu'on lui ouvre.

[Mention en bas de page à l'envers « les boches prennent Bonhomme le 12 au matin »].

Il tient un revolver à la main et comme nous ne nous décidons pas à ouvrir : Madame dit-il ouvrir la porte tout de suite ; maman n'hésite pas une seconde et ouvre ; lui mettant le revolver sous le nez, il lui dit : « belle, pêche, bioche, tout de suite ». Il n'y a pas à faire de récalcitance ; il a l'air cruel et décidé à tout. Je suis toujours de près maman et ces 3 barbares. Nous leur montrons les outils et après les avoir examiné, en allemand, aman leur dit : vous avez l'air bien fâché ce matin et ne pourrait-on pas au moins me laisser quelques-uns de ces outils. Ils la regardent un peu interloqués de l'entendre parler leur langue. Celui qui tient l'arme à la main la baisse enfin, puis parle et s'explique ; avec ces outils, ils vont faire des travaux il nous désigne les bois en face, puis une grande bataille va s'engager

Je ne comprends pas, mais vois maman qui pâlit : je la questionne, elle me renseigne ; et comme maman lui demande où se livrera cette bataille, il répond que ce sera où les 2 armées se rencontreront. Il veut nous rassurer et nous dit de nous mettre à la cave pendant le combat ; quant aux outils, que nous n'avons qu'à aller les chercher ensuite, qu'il y en aura assez : je comprends ; depuis 10 jours qu'ils sont là, c'est un va et vient d'autos sur la route de Châlons. Ils font des travaux ; une fois partis, je vais prévenir papa de l'incident ; lui se met à crier très

fort et ne peut admettre que des Prussiens viennent lui voler ses outils ; pendant ce temps le jardinier se sauve chez lui ; nous voulons déjeuner, mais à peine commençons nous que déjà, nous entendons le canon ; Mr Fourmet aidé de son berger amène son troupeau dans ses pâtures ; sa famille arrive avec des paniers de victuailles, des voitures contenant du linge, de la literie, du mobilier ; la famille Gobron au nombre de 6 fait de même ; Madame Rousselle et sa mère et la mère Laloudrelle : Nous tenons bien ouvertes les portes de notre cave ; nous y descendons des chaises, un peu de notre mobilier, des caisses, des malles et après un peu de calme se fait ; nous en profitons pour manger un peu ; nous sommes faibles ; puis nous descendons l'après-midi à la cave ; déjà, les Prussiens tirent sur Reims.

Arrive le soir, comme nous pouvons, nous nous installons ; papa occupe une petite chambre près de la salle à manger ; nous autres, nous installons dans la salle-à-manger sur des matelas par terre, d'autres sont dans la cuisine sur des matelas également, sur une table ils dorment ou dans des fauteuils. On dort comme on peut quant à 11 heures du soir, nous sommes réveillés par le chien ; il aboie, on secoue la porte ; Madame Gobron a peur, Madame Muller dit-elle, voilà au-moins les boches ; maman dit : « ne vous effrayez pas, j'y vais ». Elle sort ; elle entend « ouvrez vite, voilà l'armée française ». Comme elle ne peut en croire ses oreilles, elle répète comme la 1<sup>ère</sup> fois : qui est-là : mais cette fois

il n'y a pas de doute, elle reconnaît la voix du commis de Mr Gobron qui lui dit « oui, oui, ouvrez ; c'est l'armée française qui est là ! Oh ! Quel bonheur, mon Dieu ; nos braves soldats sont là. Maman ouvre la porte, le fait entrer en brave troupiier qui est accompagné du commis. En hâte, Maman allume le feu, fait le café : tout le monde se lève, tout le monde veut le voir. Pourquoi je ne lui saute pas au cou, je me le demande, moi qui ait tant pleuré de les voir partir nos petits pioupious. Oui, l'on se retient pour ne pas l'embrasser et pourtant le cœur y est : enfin, nous sommes autour de lui, nous lui serrons les mains. C'est bien notre vaillant soldat. Il n'a pu garder sa tunique car elle était trempée, il pleut à torrents mais il a pour la remplacer une bonne veste bien chaude à Paul Gobron puis une chemise que Monsieur le Curé lui a donnée pour remplacer aussi la sienne qu'on pouvait tordre ; Son beau pantalon rouge, il l'a conservé ainsi que son képi portant le numéro de son régiment. Ah ! le voilà donc bien notre soldat, toujours gai, malgré la fatigue encore les yeux brillent : il est heureux de se voir ainsi entouré : allons une tasse de café dit papa et il accepte volontiers : il est du nord. C'est un mineur du Pas-de-Calais : je n'ai pas assez d'yeux pour le regarder et d'oreilles pour l'entendre. Nous voudrions le garder encore longtemps avec nous, mais

son devoir l'appelle, car au petit jour, d'est- à-dire le dimanche 13, la bataille recommence, toutefois, il s'inquiète si nous ne connaîtrions pas par hasard quelque coin où dormirait quelque boche, avec quel regret nous ne pouvons satisfaire à sa demande, sans cela quel plaisir ce serait pour nous de voir emmener prisonnier un homme de cette race maudite ; il nous raconte que dans une ferme à Taissy 2 de ces hommes maudits dormaient paisiblement dans un lit : il va sans dire que leur voyage dans le pays des rêves a été bien vite arrêté ; de maison en maison ils ont perquisitionné nos braves soldats et Papa se demande si au moulin il en restait encore ; Seulement, dit-il, vous êtes seul et il est vrai qu'on vous prêterait main forte.

Mais, sans sourciller Bonne Nouvelle puisque nous l'avons nommé ainsi, regarde un peu de côté et montrant son fusil baïonnette au canon il dit : « Et celui-là ». Enfin après quelques paroles encore échangées Bonne Nouvelle nous quitte. Maman reste debout avec quelques personnes ; elles causent tout en buvant toujours du café ; avec Lucie je me recouche et pendant ce temps, papa va à la vacherie annoncer lui aussi la bonne nouvelle à ceux qui gardent les chevaux. Mais il s'en va plus loin et pousse jusqu'au château remplir sa mission. Pourquoi n'a-t-il pas été jusqu'au moulin il aperçoit 25 boches qui se défilent. Il en revient navré. Ah ! s'il avait su ! Avec quel plaisir il les en aurait fait sortir ! Mais trop tard !

Revenant avec son lait pour les furets un boche à cheval passant dans le chemin de Vrilly dans la grande allée le vise avec son revolver et tire ; heureusement la balle vient se perdre dans un peuplier et elle existe toujours. De retour à la maison, il croit que tout est gagné puisque l'armée française est là. Malgré les recommandations de maman, il part à S<sup>t</sup>-Léon. Un commandant du génie suivi d'un maréchal des logis le croise. Pardon lui dit-il vous êtes de ce pays-ci ? Mais oui, reprend papa ! Alors, reprend le commandant, pourriez-vous me dire si le pont du chemin de fer est sauté ? - Papa - Non, il est toujours intact ! Le Com. - Vous êtes sûr ? - Papa - Oui très sûr ! Le ... Eh bien voudriez-vous nous conduire ou plutôt venir avec nous jusque là - Papa - Avec plaisir. Les voilà donc partis : papa marchant en avant le comm. et le maréch. des l. à cheval : tous trois passent sur le pont du canal, puis prennent le chemin qui conduit au pont du Ch. de fer, mais tout à coup, des détonations retentissent ; les boches les ayant aperçus tirent sur eux.

Sur leurs chevaux le Comm. et le M. des L. tournent bride et au grand galop reprennent le chemin que je viens d'indiquer alors que papa se réfugie derrière le talus du Ch. de fer et là déployé en tailleur attend la fin de son baptême du feu ; presque à en rampant, il revient à S<sup>t</sup>-Léonard où là autre histoire, portant une veste kaki la sentinelle à moitié endormie, fatiguée près de chez Mr Gobron prend Papa pour un boche et lui barrant la route croise sa baïonnette : Qui vive ? Qui vive ? France, France répond Papa, mais rien à faire elle veut l'embrocher ; Paul Gobron assiste à cette scène et ne sait que penser. Lui aussi du haut de sa fenêtre cherche à défendre papa ; enfin l'homme est réveillé et reconnaît l'erreur. Il était temps.

Le 5 septembre, maman va à Reims elle revient le cœur gros et pleure ; en entendant tout ce qu'elle me raconte j'en fais autant : à R[eims] les gens sont indignes ils vont au-devant des Prussiens avec des fleurs reçoivent de leurs mains des bonbons et du chocolat pour leurs enfants ; dans une maison de commerce la dame de la maison toute pimpante lui demande avec gaîté comment elle va. Comme maman lui répond en regardant autour d'elle que cela ne va guère bien, cette personne lui répond « Oh ! Mais ils sont très bien (en parlant des Prussiens), très polis, peut-être plus polis que les Français ». Oh ! Cette parole, maman l'entend bien mal. Et ensuite cette dame qui s'en va au-devant du prince prussien qui doit descendre en gare, demande à maman si elle n'y va pas aussi. Maman s'empresse de répondre « puisque vous me dites qu'on va tirer le canon pour l'arrivée de ce prince, moi, je vais prévenir ma fille pour qu'elle ne soit pas inquiète en entendant cela ».

Elle arrive à Dieu-Lumière où elle entend 2 femmes, qui cependant on l'air de se moquer de tout, se lamenter sur la basilique de S<sup>t</sup>-Rémy que l'ennemi a déjà touchée ; Et voilà ce que l'une dit à l'autre : « Regarde, ma pauvre Eugénie ce qu'ils ont en fait de notre vieux S<sup>t</sup>-Rémy ». Ceci a touché maman au plus profond de son cœur ainsi que les paroles du beau-frère au jardinier ; vieil Alsacien qui ne peut voir de ses yeux qu'au bout de quelques jours que nos soldats sont partis, les Rémois courent au-devant des Prussiens alors que les gens de son pays attendent nos soldats depuis 44 ans. Maman en est toute retournée de tout cela.

11 sept. En revenant près du pont de Vrilly, maman aperçoit 2 boches l'un accourt au-devant d'elle et se faisant comprendre comme il peut lui explique qu'il faut descendre et ne pas passer sous le pont. Le questionnant en allemand Maman demande pourquoi cette précaution ; c'est dit-il parce que nos armées doivent passer ici et nous sommes là pour garder le pont afin qu'on ne le fasse pas sauter. L'explication donnée, il demande à maman si elle revient de Reims et si dans ses provisions elle n'aurait pas un bout de pain à leur donner, qu'ils meurent de faim.

Non, répond maman, je n'ai pas de pain. C'est malheureux, reprend il voilà 4 jours que nous n'avons pas mangé et si ça s'adresse nos femmes et nos enfants sont encore plus malheureux que nous ; nous sommes ici nous aimerions mieux être chez nous pour un malheureux bout de terre, mais qu'on le leur donne.

Ceci signifiait l'Alsace et la Lorraine.

Pendant ce temps, d'autres étaient au château et demandaient du bois pour se sécher ; le jardinier pris de

peur commença par leur donner des pommes. Ensuite un sous-off. accompagné de quelques hommes suivit papa au bûcher pour avoir des fagots. Il lui dit « Start : Chtart » fort oui, oui dit papa et nous a-t-il dit en rentrant, j'avais une bien grande envie de lui montrer ma force, mais pour la sécurité de tout le monde, il s'est maintenu, car le 1<sup>er</sup> jour de leur entrée à Taissy un capitaine introuvable, couché tranquillement chez Mr Henry au Château allait faire mettre T. et S<sup>t</sup>-Léon. en feu, s'il n'avait pas été retrouvé assez tôt ; on le supposait tué ou noyé par les habitants ; donc certains sont installés près de l'âne, je crois dans la sellerie et un poste est au moulin.